



PYRAME ET THISBE

La peinture, si chère au Moyen Age, de l'amour contrarié dont l'issue est tantôt heureuse, tantôt tragique, a sa source dans Ovide qui a chanté non seulement les Amants de Babylone, mais encore ceux de Sestos et d'Abydos. Il a existé, à côté de Pyrame et Thisbé, un Héro et Léandre en vers français, aujourd'hui perdu. L'un et l'autre de ces ouvrages ont servi de modèle à plusieurs romans idylliques.

L'influence de Pyrame, par exemple, est visible dans le Roman de Galeran, Renaut, son auteur, qui a su faire œuvre originale et exquise en combinant le thème des enfants amoureux avec la donnée du lai de Frêne de Marie de France, a repris les comparaisons de la gemme et de la rose, de l'amour, plaie sans pertuis, et de l'autour qui vient au réclame. (Voir notre restitution en prose : Les Amours de Frêne et Galeran, Paris, 1920.)

Pyrame et Thisbé date des environs de 1160. De provenance anglo-normande, il est le seul exemple qu'on connaisse d'un lai mi-narratif, mi-lyrique, en même temps qu'un monument curieux de la rhétorique courtoise appliquée à la matière antique. La versification, qui diffère dans le récit et dans les monologues, nous prouve que ceux-ci devaient être chantés à la façon de ces lais gallois qui ont formé le sujet des poèmes de Marie de France. En suivant fidèlement dans notre version le récit, hormis les redites accoutumées, nous avons dû resserrer les monologues, dépourvus ici de la rime et de la "note" ; assez peu, néanmoins, pour ne pas nuire à l'effet de l'ensemble, et pour conserver à cette composition son caractère à la fois brillant et pathétique.

Le texte du poème, qui nous est parvenu en assez mauvais état, a été publié par M. C. de Boer (2^e édit., Champion, 1921).

En la cité de Babylone vécurent jadis deux hommes renommés, riches et de haut parentage. Ils avaient deux enfants tout pareils en beauté et maintien gracieux, et tels que roi ni reine n'eussent pu en souhaiter de plus accomplis. L'un était garçon, l'autre fille : Ovide en son livre les nomme Pyrame et Thisbé.

Avant qu'ils eussent sept ans, Amour les blessa de sa flèche plus qu'il n'est requis à cet âge. Leur commune enfance, leur état dans le monde, leur même beauté, leurs dispositions

généreuses, les commodités du voisinage et l'habitude de se voir souvent, les paroles échangées, les rires et les jeux favorisèrent cette passion naissante.

Ah ! Dieu d'amour, quand tu parais, jeune ou vieux doivent rendre les armes. Ton dard n'épargne nul âge et contre lui ne sont d'aucun secours double haubert et double broigne : il porte le feu dans son fer, les soupirs dans son bois, dans les pennes la ruse et les supplications, dans la coche le tendre attachement; le fer blesse par le regard, le fût se coule dans les pensées, les pennes forment les calculs, et la coche d'arrière ajuste les sentiments. Telle sagette ne peut manquer son but, nul homme ne s'en garantit ; elle cause une plaie secrète contre laquelle ne vaut herbe ni médecine, tire des soupirs sans douleur apparente et fait pâlir sans répandre le sang.

C'est de cette flèche qu'Amour, dès leurs tendres années, navra le jouvenceau et la pucelle jusqu'à ce que la mort de l'un suivît de près la mort de l'autre.

*
* *

Ils ne savent rien de l'amour qui les a mis en grand émoi. Déjà il leur plaît de se lever de bonne heure, pensant l'un à l'autre, et ils jeûnent plus qu'il n'est d'usage en leur saison.

Dès le petit matin, chacun va se promener ; ils rejoignent les enfants de leur âge ; ils passent la journée à s'ébattre avec leurs compagnons, mais surtout à se regarder l'un l'autre, car ils ne pensent s'en rassasier : comme la gemme efface le verre, l'or, l'argent et la rose la primevère, ainsi les deux enfants surmontent tous ceux de la ville : Nature les a formés tous deux par grande étude et sens merveilleux, disant : "En eux éclatera toute ma puissance et tout mon génie !"

Tant que leur innocence les prémunit contre les dangers de l'amour (et cela dura dix ans), ils eurent licence assez grande d'aller, de parler et jouer ensemble. Mais nul bonheur qui ne fasse des envieux et nul serviteur qui ne soit sans félonie : leur simplicité, leurs doux regards, toutes choses jugées désormais inconvenantes, firent qu'on les éloigna l'un de l'autre.

Un serviteur observa leur contenance. "Sans doute, pensa-t-il, ces enfants s'aiment beaucoup ; s'ils fussent un peu plus grands, les séparer serait chose difficile, et leur laisser le loisir de se voir pourrait les induire à tel accord qui tournerait mal."

Il fit part de ses soucis à la mère de Thisbé. "Cela suffit, dit-elle, ils ne se verront plus ; peu m'importe leur amitié : si on les laisse, ils feront la folie !"

Là-dessus elle appela la chambrière, et lui dit : "Garde bien, si je te suis chère, que Thisbé ne franchisse la porte et que Pyrame ne la voie !"

Alors ce fut entre les parents un grand sujet d'aigreur et de défiance, une rancune qui devrait durer toute la vie, et qui eut pour effet d'empêcher les deux enfants de communiquer entre eux et de les détourner du mariage.

*
* *

Les deux enfants sont en détresse ; ils ne peuvent se voir ni s'entendre. Ils éprouvent la cruauté de la distance que les parents ont mise entre eux. Mais la garde sévère qui empêche Thisbé de quitter le logis et Pyrame de la guetter au passage ne fait qu'aviver leur amour.

Avec le temps ils croissent en âge et en raison, leur passion s'en accroît aussi, et leur plaie, et le feu qui les embrase et que rien ne saurait apaiser.

Ils passèrent la quinzième année, et vint le temps où la nature parlant en eux ouvrit leur entendement aux mystères de l'amour. Alors ne leur laissèrent trêve ni repos les longs pensers, les cruels soupirs, les chagrins amers, les plaintes, les tourments.

Ils gémissent, chacun à part soi, nuit et jour, ne sachant par quel moyen se joindre, cherchant en vain remède contre leur mal ; le feu intérieur qui les travaille les consume d'une

mortelle ardeur, feu qui irrite les nerfs, brûle la moelle, brise tous les ressorts, altère la beauté et chasse toute allégresse.

Pyrame soupire tristement :

"Ah ! Chétif ! Puis-je durer encore en tel supplice ? Toujours souffrir, nulle joie, et plus je souffre et plus l'amour me consume ! Mais est-ce l'amour cette sombre ardeur qui de jour en jour va me flétrissant le teint, comme le gel fait les fleurs ? Ah ! Pyrame, que faire en cette extrémité ? Père qui m'engendras, n'auras-tu pas pitié ? O Thisbé, si tu ne t'y prêtes, je ferai de telle sorte que je te verrai par ruse ou par violence ! Sache que si je ne t'ai par amour, je te ravirai de force, ou sinon par toi j'aurai la mort, le dernier refuge où j'aspire. Hélas ! pourquoi nos parents n'ont-ils pu s'accorder pour vivre en paix ? Ils n'auraient point à être sans cesse aux aguets. Epier ! A quoi bon ? Je ne puis, malgré mes efforts et pour promesse ou récompense que ce soit, trouver un messenger que je puisse lui envoyer !"

Il n'a pas fini sa plainte qu'il pâlit, tout en larmes, le jouvenceau, et tombe en défaillance. Il demeure longtemps pâmé, puis il s'est relevé ; alors il va chancelant au temple de Vénus ; il se couche sur le pavement, et il adresse vœux, prières et sacrifices à la déesse, lui demandant la faveur de pouvoir parler à Thisbé son amie.

*
* *

Thisbé est prisonnière au palais et n'ose en sortir. Elle a perdu ses belles couleurs et ne cesse de pleurer et gémir.

"Las ! fait-elle je fus née à la male heure ! Dieu ! la dure vie, la triste destinée ! Fut-il jamais plus misérable que moi qui ne puis imaginer quelque stratagème pour revoir mon ami, mon cher Pyrame ! O folle Thisbé, veux-tu donc te fourvoyer ? Veux-tu enfreindre ton devoir et déshonorer ta famille ? N'en fais rien, suis la raison qui t'est contraire. Garde-toi de rien faire qui t'induisse au péché, car jamais femme de ton lignage ne fut reprise pour dévergondage. A aucun prix je ne le serai : plutôt cent fois la mort !

"Que dis-tu, Thisbé ? Tu as vite oublié ton Pyrame ! Pourquoi donc l'appeler ton ami ? Je ne suis pas sincère. Beau doux ami, vous pourriez dire à bon droit que femme est sans foi en amour. Recevez le gage de ma tendresse. Pour l'injure que je t'ai faite, je te voue ma virginité. J'étais tout à l'heure trop farouche...

O folle, effrontée, quel est ce changement ? Je suis vraiment hors de sens. Laissons là ces mauvaises pensées. Je prendrai l'ami que mon père me choisira, et qui, certes, vaudra bien Pyrame en beauté et gentillesse...

Dieux ! Si Pyrame m'entendait ! J'ai mal parlé. O Pyrame, pardonnez-moi ; tendre rose, lis nouveau, fleur des damoiseaux de Babylone, ne vous souciez de tout ce que je dis. La crainte m'a égarée. Jamais je n'aurai d'autre ami que vous. Qu'importe que vos parents vous envient et que les miens soient jaloux de moi ! Dieu me pardonne, je ferai pour vous le saut, qu'Amour me soit favorable ou que je doive m'en repentir. Je n'en puis plus, je me pâme, comme il m'arrime à chacune de mes plaintes. C'est un tribut que je dois à mon ami."

Quand la pucelle eut repris ses sens, elle tendit les mains vers le ciel, requérant très humblement le conseil des Dieux.

*
* *

Les deux palais étaient voisins et bâtis de telle manière qu'un seul mur les séparait. On avait enfermé la pucelle dans une chambre peu habitée dont la paroi avait une petite crevasse très ancienne et qui fut ignorée jusqu'à tant que l'Amour, à qui rien n'est caché, la fît découvrir. Les deux amants, les premiers, remarquèrent ce pertuis, d'abord Thisbé, puis Pyrame.

Thisbé, ayant détaché sa ceinture en glissa le pendant au travers.

Pyrame venait de jouer avec ses compagnons (il cherchait ainsi à distraire son chagrin). Il entre dans sa chambre, se couche et, tournant les yeux vers le mur, aperçoit le signal. Il se lève, remarque le pertuis, il prend le pendant de la ceinture.

"O Thisbé, s'écrie-t-il, chef-d'œuvre de Nature, par ce signal vous m'ordonnez de vous faire amende honorable pour vous avoir laissé l'honneur de la trouvaille. Si vous tenez à moi, rien ne vous retiendra désormais de venir ici en toute sûreté, sans entremise ni précaution. A voix basse, nous pourrions parler de l'injure qui nous est faite, et vous saurez ma constance..."

La pucelle, de l'autre côté, épie et prête l'oreille. Elle entend la voix angoissée, s'approche plus près de la paroi et met l'œil au pertuis. Elle distingue le visage de son ami ; elle veut parler, mais elle ne peut, tant elle est émue. Au premier regard, elle jette un grand soupir, puis elle tremble et frissonne. Elle réfléchit, en grand émoi à ce qu'elle va dire. Enfin après un moment :

"Ami, dit-elle (j'ose vous appeler de ce nom : ceux qui me tiennent prisonnière à cause de vous ne sauraient me le défendre), je ne pouvais plus rester cachée à vos yeux. Je veux vous tancer pour votre paresse. J'ai bien su trouver le moyen de vous rencontrer, car le plus amoureux voit plus clair. Vous savez peu ce que c'est que d'aimer. Vous pouvez vous divertir, et me laissez les gémissements, car rien ne saurait guérir celui qui aime. Pour moi, j'ai quitté la joie pour les pleurs, le plaisir pour soupirer, le sommeil pour les cuisants soucis. O mon ami, songez à revenir demain, les larmes voilent mon regard, les sanglots m'empêchent de parler..."

Le jour tombait; les deux amants se séparèrent. Mais dès que la nuit se fut dissipée, ils revinrent au pertuis.

"Amie, dit Pyrame, je suis en grande angoisse, car je suis navré à mort pour vous. Aussi je viens au réclame comme l'autour lorsqu'il a faim. C'est un dieu déloyal qui nous a soumis à sa loi et pris dans le même réseau. Je ne sais qui prier, vous ou lui. Vous êtes mon refuge, Thisbé : ce serait honte à vous, si je mourais par vous dont je puis avoir aide et secours. Ma douleur ne me donne répit ni nuit, ni jour. J'en perds le dormir, le boire et le manger. Contre quel adversaire je lutte ! Je ne guérirai pas, à moins qu'il ne me fuie ; mais Amour ne veut pas me laisser. Me faudrait-il donc mourir ? S'il plaît aux dieux et à vous, cela ne sera point ; je vous prierai tant que vous me ferez sauf de mon mal et certain de votre amitié. O murs que vous êtes épais et résistants ! Mais si j'étais sûr de vous, ô mon amie, la brèche serait bientôt élargie par mes mains, et telle que sans être vu de la guette, je vous tirerais au travers ! O murs implacables, ayez pitié de notre détresse ! Crevasse, vous êtes par trop étroite ! Pierres, moellons, si je vous écartais jusqu'à tant que nous puissions nous caresser en nous parlant ! Amie, si nous pouvions joindre nos bras, mon chagrin s'évanouirait. Mais toute chose nous porte envie. Pourtant nous devrions t'aimer, maison qui permets cet entretien. O brèche officieuse, dissimule-toi bien, qu'aucun de ceux qui nous persécutent ne te puisse découvrir, et garde de laisser apercevoir la face de celle qui m'a ravi le cœur et le courage ! O cloison, que vous êtes cruelle, inexorable, qui ne vous ouvrez à ma prière tant que je puisse baiser la chère bouche dont la douceur me fait fondre de tendresse ! Amie, prions bien dame Vénus afin que nul ne trouve ce pertuis..."

— Ami, réplique Thisbé, voyant que le jeune homme pleure tant que les mots lui manquent, votre tristesse est grande, mais que dirais-je de la mienne ! Amour m'a jeté le mauvais sort. Depuis que je vous connais, toute gaieté m'a fui. Le jour je vis en frayer et en larmes. La nuit, quand je suis gisante, je ne goûte point le plaisir du sommeil, mais languis dans la peine et les tourments. Il me semble que je vous vois et que vous allez me toucher. Je tressaille, je tends les bras, toute tremblante, et quand je suis sur le point de vous prendre, vous échappez à mon étreinte. Quand je me rendors, je vous revois, tout pensif et malheureux, et (Dieu veuille que ce songe me présage le bonheur !) il me semble entendre une voix plaintive qui me dit : "Thisbé, reconnais-tu ton ami ? Eveille-toi, partons d'ici, Thisbé, les dieux nous ordonnent de

sortir de la cité jusqu'à ce que nous soyons réunis," Ami, dites-moi ce que vous pensez de ce songe. Pour moi, je suis prête à quitter la maison dès ce soir. Sois sûr de moi : à la mi-nuit je sortirai et gagnerai les prés. Ne tarde pas à me rejoindre ; après le premier sommeil, lève-toi. Tu me trouveras à la fontaine, sous le mûrier où Ninus fut enterré."

*
* *

Étant convenus du rendez-vous, Pyrame et Thisbé se séparèrent, non sans avoir baisé le mur et salué le puits qu'ils ne reverraient plus.

La journée leur sembla longue ; ils se plaignirent du soleil, l'appelant déloyal, lui qui tardait tant à se coucher, comme s'il voulait contrarier leur dessein.

Enfin, la nuit vint, et l'heure tant attendue. Les guettes montent sur les murs ; les parents s'endorment dans une fausse sécurité, mais nul des deux amants ne repose : d'autres soins les occupent. Chacun songe en soi-même à bien mener son affaire. Leurs cœurs sont pleins d'espérance; cependant ils hésitent encore au moment de franchir le pas. Mais la volonté ôte le raisonnement. Ils se délectent à la pensée qu'ils seront bientôt réunis. Hélas ! ils pourchassent leur deuil et leur dommage ! L'amour a vaincu ; rien ne peut désormais les arrêter.

Quand les gens furent endormis, Thisbé quitta le lit, devançant Pyrame, et tout doucement sortit de sa chambre. Portes ni serrures ne la retiennent ; elle va seule dans la nuit, sans peur, hardie par la grâce de l'amour.

Quand elle eut quitté la salle et dévalé l'escalier, elle entendit tonner à droite. Le palais fut ébranlé; elle vit la lune pâlir et voler le chat-huant et la frésaille. Mais aucun présage ne saurait la troubler, quelle que soit l'issue de son entreprise.

Elle atteignait le mur de la cour, lorsque l'échauguette l'aperçut, mais à cette heure, il la prit pour une déesse, et sans dire mot, il se tira en arrière. La demoiselle passa devant ses yeux, descendit par une brèche et se dirigea d'un pas rapide vers le lieu du rendez-vous.

La voilà près de la fontaine, sous le mûrier, songeant à la façon dont elle gamera le jeune homme pour son peu d'empressement. Soudain paraît, traversant les prés, un lion de la montagne qui venait d'égorger tout un troupeau de bêtes. La pucelle l'aperçut, cherchant la fontaine, la gueule toute souillée encore de flocons de laine et de débris d'entrailles. Saisie d'effroi, elle s'enfuit et courut se cacher sous un amandier, mais en chemin elle perdit sa guimpe dans l'herbe.

Le lion se précipite à la fontaine, puis ayant étanché sa soif, il va s'égarer dans la prairie et trouvant la guimpe sous ses pas, la foule et la retourne de sa gueule sanglante.

*
* *

Ah Dieu ! la triste mésaventure, la trouvaille douloureuse, quand Pyrame, peu d'instants après, arriva dans le pré ! Il se dirige vers l'ombre du mûrier, quand il voit quelque chose blanchoyer sous la lune ; il regarde aux environs et reconnaît la trace du lion dans le sable éparpillé et dans l'eau troublée de la fontaine. Il trouve enfin la guimpe foulée et toute rouge, lui semble-t-il, du sang de son amie.

Pourquoi Thisbé ne vint-elle aussitôt le rassurer ? Mais elle n'ose bouger de sa cachette, tant elle craint la bête féroce.

Pyrame alors ne doute pas que Thisbé ne soit morte. Il est désespéré.

"Nuit de douleur, nuit de tourment, s'écrie-t-il, mûrier, arbre de désolation, pré tout sanglant, fontaine qui ne m'avez rendu saine et sauve celle qui est morte à présent, comme elle fut vaine mon espérance, mon amour, mon attente! Quel deuil pour moi que cette guimpe couverte de sang! Fallait-il que vous périssez de telle façon et faut-il que vive encore celui qui vous laissa venir seule en ce lieu par la nuit obscure ! Maudite soit la bête sauvage qui s'est repue de votre chair ! Lune, si tu ne t'es pas voilée devant cet attentat, c'est grand tort.

Toi, lion, qui tuas mon amie et n'en laissas que cette guimpe, reviens pour me dévorer à mon tour ; tu ne trouveras pas de résistance. Tu bus son sang, bois le mien. O douce amie, je suis trop lent à vous rejoindre. O mort, que tardes-tu ? Prends-moi vite. Il est injuste que je sois encore en vie. O douce, ô chère, sœur amie, vous avez péri par moi, car je me suis laissé devancer par vous. Maintenant je prie ma droite qu'elle frappe bien, je vais vous venger. D'abord je veux supplier les dieux qu'ils fassent de ce mûrier un emblème de la mort et un signe de larmes, teignant son fruit de la couleur qui appartient au deuil.

Sa prière faite, Pyrame a tiré l'épée ; de sa pointe il ramasse la guimpe sanglante, il la baise amoureusement, puis se transperce parmi le flanc. Le sang a jailli dans les branches ; Pyrame chancelle, et tandis qu'il se meurt, il garde pressée sur ses lèvres encore la douce relique.

*
* *

Cependant, Thisbé est revenue parmi les prés. Elle ne veut pas décevoir son amant ; elle a hâte de lui dire à quel péril elle a échappé. Déjà elle imagine qu'ils se font leurs confidences et s'entre-baisent tous les deux...

Quand elle approcha de l'arbre et qu'elle vit les mûres noires de sang, elle crut s'être égarée. Elle doutait si elle avait tenu le droit chemin, lorsqu'elle aperçut l'herbe ensanglantée et qu'elle entendit le jeune homme râler. Elle voit la guimpe, comme il la presse sur sa bouche, puis l'affreuse plaie, et l'épée passée au travers du corps.



Elle chancelle, puis se relève, tordant les poings, arrachant ses cheveux, déchirant ses vêtements. Elle s'est penchée sur le corps et, retirant l'épée qu'elle dresse, elle s'écrie :

"Épée qui fus assez hardie pour terminer notre amour, réchauffe-toi dans ma poitrine, trempée dans nos deux sangs ! Ah ! Quelle attente et quelle fin ! Comme a péri notre jeunesse ! Doux ami, quand je vous vois pour moi en proie aux affres de la mort, combien

j'aurais peu d'amour et combien peu de foi si je ne me tuais sans retard ! Quelle douleur, quel désespoir furent les vôtres ! Que votre cœur fut généreux !

Lune, prairie, fontaine, sombre mûrier, et toi, pâle nuit qui m'as porté malheur au sortir du palais, vous serez les témoins de ma mort. Thisbé ne balance pas davantage à se frapper, ne désirant autre chose que de mettre fin à ses maux. Amour, faites ma main si forte que d'un seul coup je reçoive la mort ! O mon ami, l'amour et le désespoir nous ont tués. Puisque nous n'avons pu nous assembler vivants, c'est la mort qui nous réunira. O parents barbares qui croyiez nous tenir enfermés, bientôt vous serez dolents, quand vous nous verrez tous deux ensemble morts et enlacés dans un dernier embrassement. Et maintenant je ne vous demande plus qu'une faveur : qu'un seul tombeau nous accueille, et qu'une même urne reçoive les cendres de ceux qui furent séparés dans la joie !"

La pucelle penchée sur le corps du jouvenceau, baise sa blessure et l'appelle :

"Pyrame, voici votre amie, regardez-la, elle est sauvée."

Pyrame, agonisant, entr'ouvre les yeux :

"Thisbé, murmure-t-il, bénis soient les dieux de vous rendre la vie !"

Cela dit, il jette son dernier soupir.

La pucelle s'est dressée, et prenant l'épée à deux mains s'en frappe sous la mamelle ; le sang jaillit de part en part. Elle tombe sur le corps de Pyrame, l'embrasse encore, lui baise les yeux et la face tant qu'un reste de sentiment l'anime...

Ils ont fini leurs jours, les deux enfants au cœur tendre et loyal. Ainsi font les vrais amants, car l'un d'eux ne voudrait être dans le paradis du Père céleste et que l'autre ne fût pas avec lui.

Telle est l'histoire douce et piteuse de Pyrame et Thisbé qui, la fable le rapporte, l'un pour l'autre se mirent à mort. On leur donna le même tombeau. Et c'est depuis ce temps qu'en souvenir des infortunés, le fruit du mûrier pend à la branche, non pas blanc comme autrefois, mais couleur de sang noir.

NOTES

Broigne. Cuirasse.

Réclame. Terme de fauconnerie : le cri et le signe qu'on fait à un oiseau pour le faire revenir au leurre ou sur le poing.

Guette, échauguette. Le veilleur.

André MARY,
in *la Chambre des Dames*